

Au-delà des mers

Arnaud Mora

Au-delà des mers

Tome I : 1782-1815

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Crédit de couverture.

© François Chandellier, Plan de la ville de Saint-Denis (détail), 1808, Archives nationales d'outre-mer fonds du Dépôt des fortifications et des colonies, Réunion.

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08394-0

À Cécile.

Avant-propos

Cet ouvrage n'est pas à proprement parler un livre d'histoire. C'est à travers la vie simple de Gaspard Dufourg, futur arpenteur, que l'on découvre l'histoire de l'Île de la Réunion, tour à tour Île Bourbon puis Bonaparte. Un nombre important d'hommes et de femmes étaient venus s'installer sur ce petit bout de France perdu dans l'océan Indien. Ils fuyaient la famine ou les persécutions pour certains, d'autres y venaient chercher l'aventure ou se faire oublier. Nombre d'entre eux étaient des marins ou des soldats qui par choix ou par la fortune du sort s'y sont définitivement implantés. C'est le cas du héros de ce roman qui traversera des heures marquantes de la création de la Réunion, la conquête du pouvoir et l'invasion anglaise, l'intensification de la traite de l'esclavage avec l'apparition des grands domaines qui suite aux cyclones dévastateurs planteront une nouvelle culture qui résistera mieux à la fureur des éléments, la canne à sucre. Il connaîtra aussi les prémices de l'abolition de la traite et du développement de l'île. Trop modeste pour être de ceux qui décident, libre de cœur et d'esprit, il vivra avec son temps et ses idées d'émancipations chères à la Révolution française

mais très souvent freinées par la mainmise récurrente d'un pouvoir central venant de l'île voisine, l'île de France qui deviendra plus tard l'île Maurice.

Tous les personnages et les lieux qui apparaissent dans cet ouvrage sont réels. Je me suis attelé à retranscrire l'histoire de mon héros dans l'Histoire, la grande. Que les lecteurs dont c'est le métier me pardonnent par avance s'ils trouvaient des incohérences de date ou de lieu.

Le grand départ

1782

Je ne savais pas si ma vue était troublée par mes larmes ou la fine pluie qui tombait depuis le matin. Sur la route de Bordeaux, je me retournai une dernière fois vers le hameau de Cursan, apercevant le toit de notre ferme, enfin ce qui fut notre ferme. Depuis le mois dernier et la mort de Père, le comte n'avait rien voulu savoir et nous avons été chassés, Mariette et moi, comme des vauriens. Cela me laissait un sentiment de honte devant la grande lâcheté de tout notre village car personne ne s'était opposé à ce grand dérangement. Même nos voisins que Père avait si souvent aidés aux foins ou aux vendanges n'avaient fait que se claquemurer pour ne pas voir ce comportement plein de perfidie. L'abbé Mauras avait bien essayé de raisonner notre seigneur mais rien n'y avait fait. Ma petite sœur Mariette, ma sœur chérie, ils l'avaient placée dans une ferme plus au sud comme servante. « À douze ans c'est bien assez pour travailler chez un bon maître » avait dit le prévôt d'un air dédaigneux. Je marchai encore et encore, mes pieds me faisaient mal dans mes sabots trop grands et je pleurais. Je repensais à l'abbé, ce bon

abbé qui m'avait tant enseigné le soir après le travail de la vigne, au coin du feu de notre ferme. Par amitié pour Père il m'avait appris à lire et écrire, compter aussi et il avait su me transmettre cette passion de l'espace et de la géométrie chère à Pythagore. Je me rappelais aussi ces longues soirées où il nous contait l'histoire du pays et des fables, ces belles fables qui faisaient tant rire Mariette, petite, et sourire Père à qui cela n'arrivait pas souvent depuis que Mère était morte, mais l'abbé, cette bonne personne, réussissait toujours à mettre de la joie dans notre foyer. Il savait nos peines, partageait nos joies. Par son attachement à notre famille, je le comprenais à présent, le brave homme voulait simplement fuir ce qu'il savait déjà, la lâcheté de ses semblables. Il trouvait chez nous cette quiétude des foyers modestes, bien tenus et où l'on cherchait à s'instruire sans en remonter aux gens. Il avait promis de venir me visiter à Bordeaux quand il se rendrait à l'évêché. C'est grâce à son intervention que l'armée du Roi ne m'avait pas pris, car à quatorze ans j'avais l'âge, avait dit le prévôt. L'abbé était intervenu et à force de persuasion avait réussi à me faire placer chez mon oncle Fernand, le frère de Mère, celui que Père qui ne le portait guère dans son cœur appelait « le vendeur de papier ». Quand je vis mon oncle pour la première fois, il y a deux semaines de cela, il me fit peur avec sa tête ronde et rouge, sa bedaine engoncée dans un gilet jaune et ses habits de marchand de la ville. Ses cheveux gras d'un blanc tirant sur le jaune passé lui tombaient sur la nuque en pagaille, sans élégance aucune

qui aurait pu lui faire porter un catogan pour éviter de ressembler à un épouvantail de basse-cour. Il avait l'air si sûr de lui, il transpirait l'amour propre et toute sa personne désignait un personnage hautain. J'ai vu qu'il avait une chaîne accrochée à son gilet avec une montre en or, comme le comte, il devait être bien riche, l'oncle. Il m'avait regardé de la tête aux pieds pour me jauger puis, en faisant une moue il s'était mis à l'écart avec le prévôt et l'abbé. Quand il revint, je me souviendrai toute ma vie de ce qu'il dit :

– C'est bon mon garçon, on va faire quelque chose de toi, petit vaurien, mais je te préviens, je te prends pour le gîte et le couvert. Tout homme doit mériter son pain, pas de fainéant chez moi, tu travailleras à l'entrepôt et ne t'attends pas à avoir un sou, tu me coûteras déjà bien assez cher comme ça.

– Vous êtes bien aimable monsieur Feuillas dit l'abbé, vous ne le regretterez pas, Gaspard est bon travailleur, dur à la tâche et de plus, instruit.

– Il sait compter ?

– Oui et écrire aussi, il a quelques lacunes en latin, mais qui n'en a pas ? dit l'abbé Mauras en me regardant tendrement.

– S'il sait compter, qu'il n'en profite pas pour rapiner ou, monsieur l'abbé, je vous le renvoie vite fait. Qu'il ramasse ses guenilles, s'il en a et qu'il me retrouve à Bordeaux avant la sainte Catherine, la foire va bientôt commencer et je serai bien pris alors

avec mon commerce comme depuis cette paix nouvellement signée. Voilà mon adresse monsieur le prévôt, dit-il en tendant un bout de papier froissé et sale à l'homme de loi.

L'oncle partit sans m'adresser la parole, rentrant par la malle-poste de Créon. Devant mon visage déconfit, l'abbé m'avait conté la fin de la guerre aux Amériques et la foire qui promettait beaucoup avec le commerce qui reprenait en cette fin d'année. Je savais bien que le brave homme tentait de me masquer son désarroi par de fabuleuses descriptions sur cette nouvelle vie qui m'attendait. Il était maintenant prolix à me décrire la ville et ses merveilles, les bâtiments, le commerce et ce port qui voyait passer tant de marchandises et de richesses. Mais il n'avait pas su lire la détresse dans mes yeux.

Je m'abritai sous un grand chêne qui trône au bord du chemin, sentant le besoin de faire une halte. Je marchais depuis grand matin et mes pieds me faisaient toujours autant souffrir. J'étais trempé avec cette pluie fine et froide, je grelottais et serrais les dents. Ma musette n'était pas bien épaisse, quelques affaires de rechange, une chemise et deux bas en laine, une couverture, ma Bible et deux livres de l'abbé sur les mathématiques ainsi que le couteau de Père étaient mes seules richesses. Ma musette contenait également de maigres provisions, j'en tirai un bout de pain et un oignon que je mordis à pleines dents.

– Hé petit ! Que fais-tu là seul au bord du chemin ?

Je me retournai et vis un homme juché sur une carriole remplie de sarments de vignes que je n'avais pas entendu venir.

– Tu vas où comme ça ? À l'armée du Roi ?

– Non monsieur, je suis attendu par mon oncle à Bordeaux.

– À Bordeaux ? Mais t'es pas rendu, garçon et la nuit va tomber. M'est avis que tu vas attraper la mort à rester dormir dans le fossé comme un mendiant.

– Ça va aller monsieur, je n'ai pas peur, il faut seulement que j'y sois à la sainte Catherine.

– Pour sûr, tes guenilles ne vont pas attirer le bandit de grand chemin ! Viens et monte donc, on te trouvera bien un coin dans l'écurie et une bonne soupe pour te réchauffer.

Je montai et m'assis à côté de lui en le remerciant et remerciant le Ciel intérieurement pour avoir mis ce bon paysan sur mon chemin. Il reprit la route et se décida à engager la conversation que je n'osais moi-même entamer car comme me l'avait enseigné l'abbé, je préférais me taire en présence de cet homme inconnu qui avait l'âge de mon Père.

– Je reviens de mes vignes, la récolte de sarments après les dernières vendanges m'a été profitable cette année, grâce à Dieu. Les temps sont durs. J'irai à Bordeaux demain grand matin pour les vendre, il leur en faut de mes fagots pour caler les